

La énième langue

Pierre Ouellet

Volume 36, numéro 6 (216), décembre 1994

La langue des écrivains

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32253ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellet, P. (1994). La énième langue. *Liberté*, 36(6), 77–91.

PIERRE OUELLET

LA ÉNIÈME LANGUE

Parler toutes les langues dans une. N'est-ce pas le rêve de tout écrivain ? *Finnegans Wake* sur le métier, cent fois remis. La langue de tous et la sienne propre : indémêlables. Le monde est un, multiple, tout à la fois. La langue qui le reflète sera de même : unique, hétérogène. Il faut au poète trouver dans sa langue première non pas la langue seconde qui la lui fasse paraître étrange, étrangère, loin de lui et plus proche du monde, si autre et si divers, mais cette énième langue dont il sera le seul à posséder la maîtrise parce que seul à pouvoir communiquer aux autres ce qui dans l'étrangeté du monde reste à jamais incommunicable. Unilingue polyglotte, voilà la définition du poète, paradoxale à souhait. Utopique, atypique. Le poème n'est-il pas à la parole ce qu'est au cheval la licorne, Pégase à Rossinante : une chimère, qui lui donne des ailes, des armes, pour affronter le réel et le fuir ? Une fable, tel l'indo-européen, pour comprendre l'origine des langues et leurs familles — dont les racines plongent dans le Mythe ? Langue première, dont toutes les autres découlent comme tous les livres du Livre, entre Genèse et Apocalypse.

Ce rêve est un cauchemar, bien sûr. Il force aux contorsions dont Joyce, Pound ou Gadda furent, acrobates puissants, les plus habiles exécutants : mettre l'univers en boîte, dans son terroir, étiré aux quatre coins

d'une mappemonde molle, langue-caoutchouc se prêtant à toutes les formes de parlars, l'Eire entière dans Trieste et la Chine en cage, à Pise, ou en rade dans Venise, avec l'accent d'Idaho, Rome dans Milan, tous les dialectes italiques en un seul Empire, envers poétique des Républiques de Salo — bref : un régionalisme universel, ou serait-ce l'inverse, qui redessine la carte linguistique du monde à partir d'un seul solécisme, entendu jadis dans la boutique de forge de son patelin natal. Un patois mondial, que l'on soit seul à pouvoir parler mais que tous comprennent — lapsus calami où telle langue est employée pour telle autre, inconsciemment ou presque, mais dont le sens caché saute aux yeux de tous. Moins le classique lapsus linguæ qu'une sorte de baroque lingua lapsi : non plus « faux pas dans la langue » mais la langue en tant que « faux pas » — boitement œdipien dans tous les idiomes de la planète, où toutes les fautes sévissent, assassinant l'anglais pour baiser l'italien, devenir roi de Trieste et mourir à Cologne, aveuglé par toutes ces langues qui vous rappellent chaque jour que la vôtre est boiteuse. Le poète sait la légende : abandonné par sa langue il n'a de cesse, de livre en livre, d'interroger le sphinx du Langage, pesant l'énigme dont la réponse est chaque faux pas qu'il commet, qui le mène au Silence.

La « langue de l'écrivain » a sa grammaire dans l'exception, dont le poème fait sa règle, solécismes élevés au rang de tropes : le figuré chasse le propre, le littéraire le littéral. L'hugolien est la langue de *Dieu*, de *La Légende des siècles*, bien plus que le français ; il y a des baudelairismes dans Baudelaire, des claudélismes dans Claudel qui font des *Fleurs du mal* et des *Grandes Odes* des poèmes pseudo-français, dont l'accent n'appartient qu'à leur auteur ; Céline parle le cèlinien et Proust le proustien, qui sont des dialectes romans, crypto-latins, que Bardamu baragouine et le baron de Charlus zozote ; j'ai

appris l'aquinien dans *Trou de mémoire* et le ducharmien dans *Le nez qui voque* ; je connaissais l'exploréen, ayant lu *Beauté baroque*, le mironien de même, en étrange pays en son pays lui-même, où j'entends aussi bien le braul-tien que le schendelais ; les mauvaises langues diront que tout ceci est du ouellettien : elles me flatteront — bien que je sache fort bien que ce n'est jamais que du sous-français, sous-sol d'une langue qui ne lui sert pas tant de fondations que de débarras, lieu de rangement de tout ce qui dans le parler commun dérange.

L'auteur n'a pas d'identité, ni père ni mère : il s'engendre dans la langue qu'il engendre, invente et réinvente. Le poème est son baptistaire, écrit dans un idiome que seul son alter ego de lecteur comprend. Écrire lui est acte de naissance, dont le fruit est de pure parole : vers ou proses, êtres de langage où se rencontrent le monde et son parler, idiolecte de l'Autre, jargon de l'On, parlure étrange et familière où le patois du Je se fond et se confond à l'espéranto d'un Il, d'une Elle, babil universel, joul adamique ou argot d'Ève. Le poète est « consubstantiel au langage » — ce n'est pas moi qui le dit, mais Jacques Audiberti¹, qui s'en moque, terriblement enclin à l'autoparodie : « Le langage, c'est eux ! Il est à eux, il est eux », clame-t-il, parlant d'Hugo, de Baudelaire, de Claudel, et par extension de tout écrivain, qu'il oppose à l'écrivain, par le « droit de suzeraineté plein et total sur le langage » qu'il s'arroge, suivant son titre et son statut non tant particulier qu'universel. L'écrivain « possède le langage », qu'il considère « non seulement comme son outil mais comme son fief, comme ses armes, au sens nobiliaire ou chevaleresque du terme² ».

1. *Entretiens avec Georges Charbonnier*, Paris, Gallimard, 1965, p. 9.

2. *Ibid.*, p. 8.

De là à prendre les armes, littéralement, plumes et gommés, pour défendre ce fief, il n'y a qu'un pas, vite fait, comme on saute à pieds joints dans la mare : la langue a été volée, Graal de l'âme aux mains des Maures, et les croisades à coups de mots sont tout d'un coup levées, tel un seul homme, contre les barbares, leurs béaba, leurs abracadabra de toute espèce. Les Arabes sont à nos portes, les Turcs, en grande pompe, entrent dans Ville-Marie, et Paris même est assiégée.

On sonne l'olifant : Roland furieux boutera hors de nos parlers Francs tous les parlers faux. La langue sera sauvée, notre âme avec. Le ciel redevenu bleu, propre et sec, sur les landes d'oc et d'oïl — jusqu'à Québec, jusqu'à Outremont. Je me moque, mais c'est en pleurant : façon de rire jaune dans la noirceur, éclairant d'un fou rire le sentier d'âne où l'on va de nid-de-poule en nid-de-poule. Les voies royales de l'Histoire sont des ornières, sentes cahoteuses, pleines de pics, de coudes et de nœuds, meilleures pour les chèvres que pour les hommes ; je m'en méfie comme des boulevards : il y a trop de monde qui s'y enlise, allant venant, cahin-caha, de bouchon en bouchon. Sentiers battus, sentiers de guerre, les Histoires se répètent : toute marche en avant est une conquête. On ne progresse qu'en assiégeant, envahissant. On n'évolue que dans l'Empire, en empirant. Constantinople est là, et Jérusalem bientôt, que l'Homme délivrera. Je rends les armes, pourtant, renonce à Roncevaux. Suis-je Ganelon, le félon, pendu haut et court pour trahison, ou le roi Charles, ombre de Roland, qui dans son lit — dont on l'arrache, pour de nouvelles levées d'armes — s'écrie tout bas, impuissant et las, « Deus, si penuse est ma vie ! » quand Turolde conclut : « Pluret des oilz, sa barbe blanche tiret ». Oui : que de peines en la vie, qui vous tirent des larmes et la barbe — vous jettent hors du lit. J'ai envie d'écrire, moi aussi, « Ci falt la geste que Ouellet déclinat »

— conclure là, en un dernier vers, sur tout ce que je voudrais fini, une fois pour toutes, qui recommence sans cesse, parce que la langue, l'histoire, le temps, bref la vie, sont les plus forts et vous tirent par la manche sur les champs de bataille, avec votre attirail, hallebarde et pique, embouchant l'olifant, poussant votre bic sur le papier blanc. On dit à l'Homme : ta langue est ta cuirasse, c'est ton armure — comme au homard, à l'écrevisse, sa carapace, pinces incluses. Toute langue est pugnace, qui lutte contre les autres, dont elle cherche à se défendre, attaque et contre-attaque. Je veux, moi, une langue qui claque — je n'ai pas dit *crève* mais *sonne*, je n'ai pas dit *frappe* mais *tonne*, *étonne*. Rythme : appel à la danse, à la contredanse, à contretemps de toutes les violences qui portent l'uniforme, uni-langue et langue-unie, angleuse ou franciarde, qu'importe, puisque l'important est de changer de langues dans sa langue propre, soir et matin, comme on change de chemises plus souvent que d'idées.

J'écris « contre moi-même³ », étranger à ma propre langue, « unilingue sous-bilingue⁴ » et à mille lieues de cette langue maternelle vers quoi je dois ramer dur pour en retrouver non tant la source, à jamais perdue, que le peu profond ruisseau encore pur en amont de l'Histoire, Montaigne et Champlain, Pascal et Brébeuf y coulant de source dans le même bassin — eaux vives, devenues lettres mortes, langue agonique en quoi n'écrire plus que de dérisoires oraisons dédiées toutes à ce qui n'aura bientôt plus de nom dans aucune langue. Le non-poème dans le poème, où grince l'alangue dans la langue, horloge rouillée dont le tic-tac annonce les temps de silence. Sur la défensive, j'aimerais comme l'autre sonner

3. Voir Gaston Miron, « Un long chemin » in *L'Homme rapaillé*, Paris, François Maspero, p. 143.

4. *Idem*, « Aliénation délirante », *op. cit.*, p. 137.

l'olifant, l'hallali : sus à l'anglais ! — être à Poitiers, vainqueur des Sarrasins, à Rouen brûler avec Jeanne et sur les Plaines devenir Montcalm vengeant Abraham. Mais quelque chose m'arrête : le son du cor fait un bruit blanc, je n'entends plus que des fausses notes. Ma langue n'est pas un champ, de blé ou de bataille, à clôturer ou à défendre, un territoire de chasse — chasse gardée comme on garde à vue, craignant les fuites et les disparitions. Ma langue n'est pas un fief, de trente arpents, ni parc ni ZEC, avec frontières, barrières, cadenas de fer entre les dents, verrou sur les lèvres. Elle est à ciel ouvert, libre comme l'air. Celui que l'on chante, celui que l'on respire — n'est-ce pas le même ? C'est la langue dans la langue qui est « consubstantielle » au poète, et le « français » dans le français qui fait à Segalen et Grandbois écrire une même langue dans leurs deux voix, irréductibles l'une à l'autre. Bref, c'est le « langage » qui est — moins le fief de l'écrivain que son esquif, glissant sur les langues, diverses, vagues nombreuses d'un océan unique, où tout se perd qui se recrée dans le poème, dans le roman, grand Léviathan de la Parole qu'Ishmaël poursuit, et qui poursuit Achab. Une langue migratrice, de Brest à Hankeou, que j'entends partout, aux quatre coins de ma bibliothèque, dans la bouche d'un Senghor ou d'un Césaire — connaissez-vous Magloire Saint-Aude ? Cheikh Hamidou Kane ? —, dans celle d'un Schéhadé, plus forte encore sur les lèvres d'un Stétié, d'un Jabès, d'un Esteban, dans l'oreille d'un Beckett ou d'un Cioran, et jusqu'au bout des doigts d'un Transylvanien de Tunis, Lorand Gaspard, d'un ex-Russe de Trieste, Jude Stéfan, et d'un quoi encore qui a sur les lèvres la description française d'un paysage chinois, d'un visage congolais, vaste poème d'un monde exilé dans la langue lointaine qui lui donne lieu enfin, tel qu'en lui-même l'éternité le change.

Il n'y a pas de langue nationale : l'anglais est d'Écosse, de Trinidad et de Nouvelle-Zélande ; Dakar, deuxième ville française au monde, est la capitale du Sénégal dont la langue dite nationale est le ouolof ; le peul et le malinké traversent l'Afrique, ignorants des frontières, comme l'espagnol et le lusitanien l'Amérique du Sud tout entière ; quinze langues se déchirent l'Inde, officielles toutes, comme l'anglais, comme l'hindi, et l'allemand couvre presque trois pays ; le latin, jadis, fut un empire, et le grec avant lui, des siècles avant que l'américain ne marche sur les traces d'Athènes, de Rome, avec l'accent texan ; le luxembourgeois existe à peine, le saint-marinois n'existe pas et l'andorien non plus, quand Andore, Saint-Marin et le Luxembourg font partie du concert des nations, y jouant les seconds violons dans la langue de Dante, de Góngora, de Goethe ou de Guy des Cars, tout bonnement. Alors, de quel fief parle-t-on, qui n'a pas son siège sur les cartes du monde — sinon à cheval sur l'océan, les pieds sur l'un et l'autre des continents ?

Toute langue a son étendue, sa profondeur, comme l'air et le ciel, la mer et les eaux. Ce n'est pas une terre, ce n'est pas un lot, et encore moins quelques arpents de neige. L'espace de la langue, le temps de la langue ne sont pas d'un peuple, ni d'un pays : on ne les trouve pas entre des frontières, entre deux dates. Ce n'est pas une conquête qui fera renoncer à la succession d'un Racine, d'un Corneille, dont on assume le legs, absolument ; ce n'est pas un océan ou deux, un continent depuis des siècles à la dérive, qui ferait abandonner Michaux, Jaccottet, comme jadis Rousseau, si peu français et pourtant le français même, comme il y a peu Fondane ou Chazal. La carte géographique du français, avec son arbre généalogique, n'a pas de bornes : des branches et des racines poussent dans tous les sens, qui donnent les

plus beaux fruits, souvent exotiques — j'aime les créoles et les sabirs, qui poussent le français hors de ses limites. Il faut distinguer la question « nationale » de la question linguistique : le Belge ne parle pas belge, le Suisse ne parle pas suisse ou, si l'on préfère, le Wallon ne s'exprime pas en « wallonnais », ni le Romand en « romanais », à quelques mots près. Pas plus le Québécois en québécois — mais en français. Ce n'est pas parce que le mot *humain* découle du mot *homme* qu'il ne désigne pas la femme ; ce n'est pas parce que *français* vient de *France* — qui sont des mots et non des choses — qu'il faut un autre terme pour désigner notre langue.

Le problème de la langue est universel : il concerne un millier de parlars, qui sont en danger. Et des dizaines de pays et de régions, de contrées et de nations où le français se parle et se déparle, faisant obstacle à l'unilingue, aux « états-unis-de-la-langue », au plus grand dominateur commun : languelais d'Amérique, langue des trucs, des affaires, des tics. La défense et l'illustration de la langue française n'est pas le fait d'un seul homme, fût-il Du Bellay, ni d'une seule nation ou d'un seul pays, fût-il incréé. Il est mondial. Parce que le Monde est un, par le langage, multiple par ses langues. C'est pourquoi le poète, l'unilingue polyglotte, exprime si justement ce rapport universel-particulier au monde, par la langue mythique qu'il cherche à écrire au sein de sa propre langue. L'allemand de Celan est roumain, mâtiné de français, celui de Kafka tchèque, sous sa patine yiddish. L'anglais est russe depuis *Pale Fire* et *Watermark*, qui font sonner Brodsky et Nabokov comme en « français », c'est-à-dire *en langues*, ainsi qu'on disait, jadis, des mystiques, des hystériques, des épileptiques. L'important est que plusieurs langues sonnent dans une, et que celle-ci résonne dans toutes : la plus mêlée et la plus pure. Le gascon s'entend dans Du Bartas, chez Agrippa, qui

parlent le plus beau français, et le breton dans Segalen, chez Saint-Pol-Roux, dont la langue a la pureté d'un Mallarmé, le lyrisme d'un Claudel, qui sont d'Île-de-France. Quel ennui si tous parlaient la langue de Stephen King : de l'anglais venu de l'anglais et allant à l'anglais en passant par l'anglais, sans détour par le Monde, je veux dire par l'Un et par le Divers, dans leur concert, où toutes les langues se parlent entre elles de nous, humains trop humains, qui les parlons sans les comprendre que par fragments.

Je ne défends la langue française que parce que l'italienne est menacée, le sarde parce que le frison est en voie d'extinction. Je défendrais l'anglais si Melville seul restait à le parler, ou Poe ou Dickinson, dans la bouche d'un Hawkes, d'un Coover, d'une Rosmarie Waldrop, mais j'entends toujours Schwarzenegger, le général Schwarzkopf et le colonel Sanders dans le moindre *How are you* et *Enjoy your meal* que l'on clame tout proche, telle une réclame, tel un refrain, tel un reproche : je serais né sans langue, incapable de dire *Yes* à ma naissance. L'Homme naît anglais, naturellement, chacun le sait, c'est la culture qui le corrompt, le faisant allemand, français, letton — c'est la devise du rousseauisme américain, dont l'Émile s'appelle Mickey, le contrat social lie IBM et ITT, la Nouvelle Héloïse se perd entre la Nouvelle-Angleterre et New Orleans. Je ne fais pas de l'anti-américanisme — je dis cela pour ceux qui veulent *en finir avec tout*, et n'importe quoi : avec les « intellos » surtout, les « joueurs de piano », les « pelleteux de nuages ». Je ne suis pas anti-américain, je suis pro-tout-ce-qui-ne-l'est-pas, ou presque. J'ai un bon système immunitaire, qui sait produire les bons anticorps contre les bons virus — et je les secrète : toutes les langues une à une et le français avec pour qu'aucune jamais ne devienne *basic*, y compris l'anglais, car tous, Américains inclus, souhaitent sans doute qu'on

ne confonde plus Shakespeare avec Schwarzenegger et le Jabberwock avec Donald Duck.

L'homme habite poétiquement le monde, dit le poète — il n'a pas dit : linguistiquement son pays. Trois conditions s'imposent : il faut l'Homme, il faut le Monde, il faut la Poésie (surtout avec un petit « p »). Pas d'Homme sans hommes, sans femmes, dans leur pluralité ; pas de Monde sans les régions du monde qui ne font pas tant la « mondialité », cette fausse totalité, que la « mondité », si l'on n'a pas peur des mots, soit le fait que le monde est monde, non pas les États-Unis d'Amérique, ni l'Empire ottoman. Reste la poésie, reste la littérature : pas de Monde, pas d'Homme sans cette dernière, garante à la fois de leur diversité et de leur universalité, devenues poétiquement synonymes, paradoxalement interchangeables. La littérature parle le divers dans l'un, *le* langage et *les* langues dans l'idiolecte infiniment partagé qu'elle construit à chaque œuvre, chez chaque poète. Il n'y a pas de littérature américaine : une poésie de l'anglais, plutôt, avec ses slangs et ses pidgins, sa slavité, sa romanité même, présentes chez Milosz par sa Pologne natale, chez Miller par son Paris d'exil. Tout cela, bien sûr, finit par faire, dès que l'on ferme les frontières à l'intérieur même de la littérature, un « domaine américain », terre d'élection des « américanistes », comme il y a un domaine français pour les soi-disant « francisants », sous-fief des romanistes. On a inventé, il y a peu, les « québécoistes », club sélect dont il paraît que je fais partie dès que je parle de Loranger ou de Saint-Denys Garneau — la formule de Hölderlin se traduirait comme suit : « le Québécois habite québécoisement le Québec » (on dit aussi : le Québec aux Québécois — en raccourci). Je comprends ces formules — il m'arrive d'y souscrire, invoquant quelque tactique. Car je conçois qu'indépendance

n'est pas nationalisme. Mais c'est là une autre question — vraiment ?

Bref, la langue n'a pas de nationalité propre, et je ne comprends pas qu'on écrive sur les versions françaises des romans de Lispector : « traduit du brésilien », et des nouvelles de Cortázar : « traduit de l'argentin ». Lira-t-on sur les versions coréennes des pièces de Michel Tremblay « traduit du plateau-mont-royalais » ? Le lieu de la langue n'est pas géographique — ce qui ne veut pas dire qu'elle soit utopique, sans toit ni lieu. Toujours : un espace l'abrite — un nid, une niche. Mais elle est « sans domicile fixe », on dit aujourd'hui : SDF, itinérante, bernard-l'hermite qui trouve partout où se loger, au hasard de ses pérégrinations. La langue est tsigane — elle vient de l'Inde, où l'indo-européen, disent les linguistes, eut son berceau, puis a longtemps erré et erre encore, sans trop le savoir, en Europe et vers d'autres continents, apatride et agnostique. Gitane ou zingaro, la langue est dans toutes les langues : cette part voyageuse du monde, qui fait que les temps changent et ne changent pas — éternelle romanichelle. L'Homme n'habite linguistiquement le monde qu'en caravane — sa langue : maison mobile passant douane par-dessus douane sans rien jamais à déclarer. Car elle n'a pas de papier — sans visa ni passeport que ses poèmes et ses romans, que l'on se passe d'un pays à l'autre en une longue métaphore filée.

Machine à remonter le temps, la langue est moyen de transport non dans l'espace seulement mais dans la durée, dans la mémoire : elle prend le monde à rebours, à rebrousse-temps. À l'horizon : le Roman de Renart, le Roman de la Rose, Scève et Ronsard — elle va et vient du plus lointain passé vers un tout proche destin qu'on n' imagine pas encore. Elle lit dans les lignes de la main que les chansons de Geste nous tendent par-dessus les siècles la bonne aventure qui nous attend au coin, dès le

prochain tournant — déjouant les sciences-fictions, les récits d'anticipation les plus fous que l'on s'invente. Elle n'a pas de fin, rien qu'une cause : devenir cette langue dans la langue où tout homme reconnaisse sa propre origine, et que l'Histoire n'a pas de bout, ni Paradis perdu, ni Éden futur, rien que le fil tendu entre deux abîmes. La langue est affaire de longue distance, de longue durée — franchies d'un coup. Emmenant avec elle des pans entiers de notre humanité, qui lui font une traîne de petites phrases et de grands mots, et quelques oripeaux, formules figées, slogans, clichés, qu'on appelle plus tard une tradition, une culture, même un folklore. La langue est chargée — elle ne vient pas toute seule, avec son e muet et son accord du participe passé. Il y a dans son sac plus d'un tour de phrases qui font tantôt la sagesse d'un peuple, tantôt sa bêtise, toujours le ton d'une voix, inimitable — on ne conserve pas sa langue sans ce qu'elle conserve. Et elle contient le temps, passé, avenir, présent, qui donne naissance à ce que nous sommes, à tout moment, sans quoi l'on tombe hors temps : dans les limbes de la mémoire, où Dieu et Satan ne reconnaissent pas même leurs enfants.

Il faut « transmettre » la langue avant de la défendre — pas comme on se passe le témoin d'une génération à l'autre dans les courses à relais de l'histoire, langue de bois creux que l'on agite tel un hochet, avec son bruit de crécelle. Non, on ne se passe pas la langue comme un sapin, trompant sur ce qu'elle contient : mille ans d'histoire et plus depuis les Francs, les Mérovingiens, les Carolingiens, et son passé latin. Elle a un poids tel, cette langue, qu'il faut deux mains au moins pour la soutenir et la porter — pas à toute vitesse, comme dans les jeux du cirque : elle est chez elle dans les bibliothèques, bien plus que dans les stades, les parcs olympiques. On la digère lentement, on la médite, on la respire profon-

dément : tai chi mental, non tae kwon do. Elle prend son air dans des livres qui pèsent deux tonnes mais vous allègent, au bout du compte — et on lévite, la tête sur les épaules, non pas l'esprit dans les talons. On ne défend pas la langue-tout-court — langue d'affichage ou de quoi que ce soit — mais la langue-de-tout-son-long, et son grand large et son tréfonds, tout le volume du langage, en dix-huit tomes, in-octavo. Il n'y a pas de Loi pour cela : une volonté seulement, et un grand désir — apprendre le mystère du monde, ses énigmes, les lire et les écrire dans la parole de tous les jours, les poèmes, les romans, les réunions de cuisine. La langue n'est pas un dictionnaire, ni une grammaire, mais l'Encyclopédie : le tour-du-monde en mille et un mots, qui font bien davantage que quatre-vingts jours des siècles de science et de poésie, bien davantage que mille et une nuits deux millénaires de contes et de récits. Avoir une langue, c'est avoir cela — et s'en déposséder : dans une sonate, dans un sonnet, une huile sur papier, un théorème ou quoi d'autre encore, pour le donner aux autres, comme on donne sa parole, sa langue au chat, s'en remettant à cet immense Savoir, une langue commune qui nous dépasse, où l'on va puiser, et qui nous fait parler, écrire, chanter, découvrir une nouvelle planète, formuler une nouvelle idée. Défendre une langue, c'est avant tout l'apprendre et la comprendre, dans toutes ses ramifications, profondes dans la terre, hautes dans l'air, par quoi l'on peut seul survoler un pays, explorer ses sous-sols, ses fondations, d'un œil qui lit entre les lignes les blancs, les silences, les non-dits où s'exprime le plus souvent notre avenir, ce livre inédit que chacun prétend avoir commencé d'écrire.

Tout un monde vient avec la langue dès qu'on la tire de son silence : un seul pays ne suffit pas pour la contenir, une seule mémoire pour la retenir. Il faut des

yeux plus grands que la panse pour digérer le passé et ruminer l'avenir que la langue nous réserve — *voir loin*, plus loin que le pain, plus loin que le vin. Voir le monde — et l'envers du monde. Jusqu'à plus soif, jusqu'à plus faim — parce que la langue qu'on en ramène est l'unique bien. Les chambres de commerce ne connaissent pas cette richesse du plus pauvre, rien qu'en espèces, et qui ne s'échange contre aucune autre : le T.L.F., comme on l'appelle : le Trésor de la Langue Française, que les chercheurs d'or oublient dans les « banques de données » où il fructifie sans cesse et ne profite jamais, n'ayant rien à voir avec les bits et les dollars mais avec Hugo, Baudelaire, Audiberti, dont les titres n'ont pas cours en Bourse ni la valeur de cote sur le marché des changes. Ce trésor-là, aucun Rakhm le Rouge ne s'en soucie, piratant d'autres fonds, moins profonds et plus sûrs, corsaires des banques pillant çà et là les seules espèces sonnantes et trébuchantes, qui enterrent le bruit des langues — même celles à l'agonie, dans tant de poèmes qui chantent, dans tant de légendes qui crient.

Je n'ai rien à faire d'une langue d'affichage, d'une langue de façade. Il faut à l'homme une langue intérieure avec quoi penser le monde et plus, et qui s'extériorise : dans un poème, dans un roman, dans un théorème et davantage, dans une culture — ce qui ne pousse pas sur les barrages ou en pavant des routes, mais dans les têtes avec des yeux tout le tour. Je ne veux plus parler *la langue avalée*, restée au fond de la gorge, et de travers : mâcher de la *gum*. Et en secret, comme on a honte. Mais l'accent haut et fort, qui n'écorche pas les mots, d'Alain Grandbois et de Claude Gauvreau, dans la bouche de Mycroft ou de Marco Polo. Cette langue n'a rien d'une façade, qu'on a besoin de ravalier : elle est fondement, elle est charpente, et la toiture du monde, où tel pays encore à faire occupe en haut, à gauche, une chambre sous les

combles. Je ne veux pas d'une maison vide : je la prends meublée, tableaux aux murs et livres dans chaque pièce, sur les étagères, les tables de chevet, traînant par terre avec les jouets, avec les outils sur les établis. Je ne veux pas d'une coquille vide — appelez-la langue, appelez-la pays — mais l'huître entière avec sa perle, où tout l'Orient se reflète, montrant d'où l'on vient et où l'on va, qui l'on est et l'on n'est pas.